

## LE MONDE DE LA PARFUMERIE GRASSOISE D'APRÈS UN ROMAN POPULISTE, *LE CANTIQUÉ DES CANTIQUES* DE PIERRE HAMP

Ralph SCHOR

Pierre Hamp (1876-1962), Henri Bourillon de son vrai nom, naquit à Nice. Fils d'un cuisinier de palace, issu d'un milieu modeste, élève médiocre, il interrompit ses études pour devenir pâtissier. Mais, esprit curieux, il reprit ses études en autodidacte. Il dut travailler tout au long de son cursus. Il fut tour à tour moniteur de boxe, sous-chef de gare, journaliste, directeur d'une usine de tissage... Il devint finalement ingénieur des travaux publics, puis inspecteur du travail. De son parcours très varié il tira une vaste expérience humaine, intellectuelle et artistique. Il dira dans son autobiographie : « *J'ai toujours eu le malheur heureux ; aucune épreuve ne m'a été sans profit* »<sup>1</sup>.

Pierre Hamp fut lancé en littérature par son livre *Le Rail* en 1908. Il écrivit ensuite des pièces de théâtre et surtout une quarantaine de romans généralement rangés sous le titre *La Peine des hommes*. L'objectif de l'écrivain était en effet de glorifier le travail humain et de dénoncer les injustices sociales. Chacune de ses œuvres était consacrée à un métier sur lequel Hamp accumulait une documentation très vaste et précise. Il pouvait ainsi procéder à une description technique et sociologique minutieuse et réaliste. Il analysa ainsi la condition des ouvriers du textile, des mineurs, des marins, des cheminots, des mécaniciens... Dans *Le Cantique des cantiques*, publié à la Nouvelle Revue Française (NRF) en 1921, l'auteur présenta la vie des horticulteurs et des salariés de la parfumerie à Grasse.

Pierre Hamp ne proposait pas à ses lecteurs de la grande littérature. L'intrigue de ses romans se révélait sans surprise, souvent naïve et manichéenne. La langue n'évitait pas les incorrections, peut-être pour paraître naturelle, populaire, propre à frapper le lecteur par des images fortes. Mais, quelle que fût la cause de cette forme parfois fruste, l'écrivain offrait une bonne description des techniques, des gestes professionnels, des rapports de classe. Le critique Pierre Lièvre dira : « *M. Pierre Hamp, qui écrit mal, voit bien* »<sup>2</sup>. On pourrait comparer cet auteur à une sorte de Douanier Rousseau des lettres, mettant en évidence, avec un soin méticuleux, des détails et des couleurs généralement inaperçus. Au total, Pierre Hamp, malgré ses limites, peut inspirer la sympathie par son amour des humbles, son socialisme sentimental, sa bonne volonté.

### Le cadre grassois

Pierre Hamp peignait très soigneusement l'espace grassois. *Le Cantique des cantiques* multipliait les descriptions de la campagne et des plantations de plantes à parfum. Il passait plus rapidement sur les résidences réservées aux riches hivernants et s'arrêtait longuement sur le vieux Grasse où vivaient les ouvriers :

« *Les qualités de bâtisses indiquaient la diversité des habitants de ce pays : les basses maisons campagnardes de paysans fleuristes, les villas aux endroits de belle vue pour les hivernants spectateurs de la beauté du monde, les usines et les antiques masures à ouvriers* »<sup>3</sup>.

La promenade conduisait le lecteur dans le labyrinthe des rues de la vieille ville, rues bordées de hautes maisons qui empêchaient le soleil d'entrer : « *La vieille ville restait fraîche dans ses cours où depuis mille ans n'avait pas pénétré le soleil* »<sup>4</sup>. De surprenantes fenêtres

<sup>1</sup> Pierre Hamp, *Mes Métiers*, Gallimard, Paris, 1930.

<sup>2</sup> Ralph Schor, *Anthologie des écrivains du comté de Nice*, Serre, Nice, 1990.

<sup>3</sup> Pierre Hamp, *Le Cantique des cantiques*, NRF, Paris, 1921, p. 18.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 81.

ogivales ornaient les murs décrépis : « *Ces gens sont logés comme Dieu, dans le gothique* »<sup>5</sup>. Pierre Hamp insistait surtout sur la misère qui suintait du vieux Grasse où s'accumulaient les taudis noyés d'humidité et dépourvus d'eau courante, couverts par l'ombre de la mort :

« *Auguste Andréis respira, en rentrant au 8 de la rue des Moulinets, la vigoureuse odeur du fumier de la cour. Le tas haut de deux mètres était chaque jour augmenté par les détritiques que jetaient les habitants de la bâtisse sans égout et sans cabinet [...]. La seule commodité de cette maison sans vidange était d'abriter de la pluie et du vent [...]. La différence entre le taudis et la tanière était de pouvoir, du taudis, jeter l'ordure par la fenêtre* »<sup>6</sup>.

Dans ce pourrissoir, la vie subsistait cependant. Pierre Hamp soulignait ce contraste :

« *Un rire magnifique retentit dans le taudis. La joie d'une Italienne à dents blanches apparut lumineuse à une fenêtre où ses cheveux noirs luisaient sur un pot d'œillets rouges* »<sup>7</sup>.

L'auteur évoquait longuement les lieux de travail, les usines traditionnelles situées dans la vieille ville et les usines modernes implantées à l'extérieur car elles recouraient à des techniques dangereuses. Ainsi apparaissaient les manufactures anciennes :

« *Les ouvriers sortant des masures grassoises marchaient aux usines dont il ne restait que quelques très vieilles dans l'agglomération de la ville. Celles traitant les fleurs à l'éther de pétrole étaient écartées des habitations. Autrefois les travailleurs ne sortant pas de leurs quartiers allaient en quelques instants du logis au travail. Aujourd'hui ils grimpaient ou descendaient vers toutes les parfumeries distantes en lieux non bâtis et plus près de la culture des fleurs que de l'habitation urbaine* »<sup>8</sup>.

L'auteur fournissait de nombreux détails techniques. Ainsi, pour les usines traditionnelles :

« *L'enflourage à froid sur graisse de porc durcie par celle de bœuf se faisait dans une grande salle, bruyante de la manutention des châssis. Aucune machine. Rien que du travail à main sur outillage de cadres de bois et de vitres. La mystérieuse affinité de la charogne et de la fleur ne s'accomplissait pas ici dans la chaleur, comme pour l'infusion des roses. Les jasmins étaient posés sur mince couche de graisse froide, portée par une plaque de verre* »<sup>9</sup>.

Les usines modernes, utilisant les hydrocarbures se trouvaient exposées aux risques d'explosion. Aussi s'organisaient-elles autour de hautes charpentes métalliques favorisant l'aération. Les ouvriers travaillaient en pantoufles pour éviter de dégager des étincelles en empruntant les escaliers de fer. Pierre Hamp semblait désapprouver les nouvelles méthodes et mépriser les critères de rentabilité :

« *Grasse est aussi dangereuse qu'une poudrière. Les parfumeurs font travailler le pétrole parce qu'ils n'ont plus le courage de continuer le vieux métier comme au temps ancien avec les mains. Autrefois les usines parfumaient Grasse. Aujourd'hui elles vont l'incendier* »<sup>10</sup>.

## Les rapports sociaux

Pierre Hamp présentait les différents groupes sociaux qui concouraient à la fabrication du parfum. À l'origine de la production se trouvaient les cultivateurs. Ceux-ci, d'après le livre, étaient généralement français, mais ils employaient des salariés souvent italiens, comme Margarita Bertolotto, une des héroïnes du roman. Cette femme gagnait sa vie en lavant le

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 78.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 54.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 197.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 138.

linge des grands hôtels l'hiver et en faisant la cueillette des fleurs l'été. Comme tous les pauvres, elle ne pouvait soigner sa mise et respecter les règles de l'hygiène. Malpropre, elle laissait derrière une odeur désagréable, ce qui, pour l'auteur, représentait un paradoxe car, de la crasse des travailleurs, naissait la délicatesse des parfums grasseois :

« Dans le parfum passait la fétidité de Margarita Bertolotto venue des crasseux taudis de Grasse. Le remuement des hommes aux reins ceinturés d'étoffe répandait des effluves de sueur »<sup>11</sup>.

Parmi les ouvriers des parfumeries dominaient les Italiens, surtout les Piémontais. Il se révélait facile pour le patronat de recruter cette main-d'œuvre que sa misère rendait disponible pour tout travail. Quant aux filles, elles préféraient s'employer à l'usine où les tâches étaient moins ingrates qu'à la campagne. Les étrangers étaient présentés comme dociles car ils redoutaient, en cas de contestation et de grève, d'être renvoyés, voire expulsés de France. Aussi leur passivité suscitait-elle la colère des Français :

« Sur 40 chauffeurs des chaudières des parfumeries de Grasse, il y avait 22 Italiens. La hardiesse des Provençaux ne leur était pas possible car la police les expulsait aisément. Leur docilité enrageait Andréis : Vous, Italiens, dites toujours oui, le parfumeur n'a qu'à siffler pour que vous veniez tout courant à l'usine »<sup>12</sup>.

Les militants communistes français essayaient d'attirer les Italiens et leur tenaient des discours doctrinaux : « Nous sommes des victimes de la propriété capitaliste, petite et grande »<sup>13</sup>. Pierre Hamp multipliait les tirades fustigeant une des illustres et opulentes résidentes de Grasse, la baronne Alice de Rothschild, « la dangereuse richarde »<sup>14</sup>, « la sultane Haroun-al-Rothschild, la plus à plaindre de la famille ; elle ne doit avoir qu'une dizaine de millions, les autres trente »<sup>15</sup>. L'auteur remarquait aigrement que la baronne possédait un immense domaine, ce qui stérilisait des terrains bien exposés où des logements neufs et sains auraient pu être construits ; il assurait que cette femme exigeante imposait des contraintes inacceptables : ceux qui passaient près de chez elle étaient invités à rester silencieux pour ne pas déranger le repos de l'auguste hivernante.

Les rapports entre ouvriers et paysans apparaissaient également mauvais car certains des cultivateurs s'enrichissaient et étaient gâtés par les défauts propres aux favorisés de la fortune. En outre, les paysans exigeaient des prix élevés pour leur production, ce qui indisposait les patrons et les incitait à transférer leurs usines en Italie, en Bulgarie, au Liban, ce qui enlevait du travail aux Grasseois.

Pierre Hamp évoquait discrètement la question de l'intégration des étrangers. Il évoquait surtout les transformations langagières : « Tous deux parlaient le provençal. La population italienne de Grasse ajoutait au Vaï le Ecco, et mes mots de Gênes à ceux d'Arles : ancora pour mai »<sup>16</sup>.

*Le Cantique des cantiques* brossait enfin le portrait des employeurs, comme Chiris et Ossola. Beaucoup d'entre eux essaïmaient leurs activités à travers le monde. Ainsi le nommé Guigue produisait du parfum à Grasse, du vin en Tunisie et du rhum à la Martinique. Pierre Hamp dénonçait l'exploitation des cultivateurs dont les fleurs livrées aux usines étaient payées après la récolte. Un paysan ne cachait pas son ressentiment :

« Les parfumeurs étaient les maîtres. Ils payaient les fleurs le prix qu'ils voulaient. Nous n'avions qu'à dire : oui et merci. J'ai été avec ta mère, nous deux tenant la corbeille, l'offrir à Guigue : Nous avons un peu de roses, prenez-là, s'il vous plaît. Et le maître

---

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 152.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 222-223.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 55.

*répondait : Laissez-là. On vous dira ce que ça vaut. Nous posons la rose sans argent. On méprisait le producteur »*<sup>17</sup>.

Les ouvriers étaient présentés comme tout aussi exploités que les paysans. Les exigences se révélaient particulièrement lourdes pour les Italiens. L'un de ces derniers remarquait : « *Les Piémontais sont les nègres de l'Europe* »<sup>18</sup>. Confrontés aux revendications sociales, les patrons agitaient la menace de la délocalisation de la parfumerie en Bulgarie, en Turquie, en tout lieu où la main-d'œuvre restait atone. Un patron répliquait :

*« Nice, où il n'y a plus un olivier ni un moulin, est toujours la capitale de l'huile d'olive. Nous serons, sans vos fleurs, la capitale des parfums. La docilité du paysan oriental est encore pour longtemps possible. Nous nous en servons contre vous, car nous ne pouvons pas payer la rose dix francs »*<sup>19</sup>.

Ainsi *Le Cantique des cantiques* ne constitue pas une grande œuvre littéraire. Ce roman vaut surtout par la description du Grasse agricole et industriel au début du XX<sup>e</sup> siècle. Le tableau des techniques de production montre, chez l'auteur, une connaissance fine du travail à la terre et à l'usine. De même, les rapports de force entre les groupes sociaux sont bien analysés. Ce tableau n'évite certes pas les lieux communs, mais la réalité n'est pas trahie. En somme, *Le Cantique des cantiques* peut être considéré comme un roman médiocre, mais comme un bon reportage romancé.

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 38. Cf. p. 43.